

Yasmina Foehr-Janssens, *La Jeune fille et l'amour.*
Pour une poétique courtoise de l'évasion
Genève, Droz, coll. « Publications romanes et françaises »,
2010, 223 p.

Audrey Gilles-Chikhaoui
Université de Provence et Université d'Ottawa

La question initiale qui fonde l'intéressant essai de Yasmina Foehr-Janssens interroge la place possible du personnage de la jeune fille dans la littérature courtoise et le discours amoureux médiéval. Envisager la dynamique du désir féminin grâce à ce personnage permet à l'auteure de réexaminer un ensemble de textes paradigmatiques des liens entre la jeune fille, la fugue et l'amour.

L'introduction, riche et bien menée, s'appuie sur la synthèse des lectures modernes qui ont été faites de l'amour

courtois, en particulier celles de Denis de Rougemont, de Lacan et de Charles Baladier. La fascination morbide dans l'amour impossible (Rougemont), la dynamique du désir comme processus imaginaire (Lacan) et l'idée de *delectatio amorosa*, c'est-à-dire le plaisir pris dans l'attente et en imagination (Baladier), permettent à Yasmina Foehr-Janssens de conclure que l'amour, dans la tradition courtoise médiévale, peut se dire sans attendre de réponse. Des lectures plus récentes, empruntées aux *gender studies*, celles de Christiane Marchello-Nizia notamment, mettent en évidence l'impossibilité pour les personnages féminins de s'inscrire dans un dynamique de désir. Si, en effet, la parole amoureuse masculine est motivée par la femme, ou plutôt par son idéal, elle prend place dans un système d'échanges, une économie matrimoniale où la femme n'est pas sujet mais objet. Dans cette perspective, le personnage de la jeune fille apparaît problématique, car en devenir.

En effet, il se définit par son incomplétude, sa vacance. Figure en instance, la jeune fille est un personnage de l'entre-deux : au seuil du désir et des premiers émois amoureux, elle n'est pas destinée à rester dans cet état indécis, mais à avancer vers une fin, qu'il s'agisse de la mort ou du mariage. Cette instabilité du personnage vient en partie justifier le sous-titre de l'essai, « Pour une poétique courtoise de l'évasion », qui identifie la jeune fille comme moteur du récit amoureux. Au-delà d'Éros, Yasmina Foeh-Janssens s'attache cependant à préciser la polysémie amoureuse de la tradition courtoise, Amour-Éros s'accompagnant en effet d'Amour-Agapé et Amour-Philia : l'amour est ainsi à la fois désir, charité et fraternité. Yasmina Foehr-Janssens avance alors l'hypothèse que cette polysémie amoureuse, au fondement même de la *fin'amor*, permet de donner une place à la jeune fille dans le récit

amoureux, par le biais de l'amitié éroticisée, où réciprocité, complémentarité et gémellité apparaissent comme un idéal de la relation amoureuse, idéal poursuivi dans le motif de la fugue, de l'évasion, qui constitue la pierre angulaire du corpus en même temps que la lumière nouvelle sous laquelle Yasmina Foehr-Janssens se propose de relire *Pyrame et Thisbé*, *Floire et Blancheflor*, le *Tristan* de Thomas, *Le Chevalier à la Charrette* et *Le Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes et les *Lais* de Marie de France.

La fugue et l'amitié : Thisbé et Blancheflor

En rappelant que l'histoire de Thisbé est une amplification d'un passage d'Ovide, Yasmina Foehr-Janssens étudie les écarts entre le texte ovidien et le texte médiéval, afin de mettre en évidence le danger que représentent le désir et l'initiative féminine. Ce danger du désir adolescent, désir morbide, repose sur un paradoxe : en même temps que la gémellité des amants est valorisée, la découverte de la différence sexuelle est un obstacle, un trouble dans l'éveil du désir amoureux. Dans cette anxiété à l'égard d'Éros, une part importante est donnée à la jeune fille, qui devient l'initiatrice de la transgression. Dans l'analyse de cette initiative féminine, la lecture de Baumgartner s'inscrit en faux contre une analyse morbide du désir dans *Pyrame et Thisbé*, à cause du personnage positif de Thisbé. Yasmina Foehr-Janssens se montre plus nuancée, car le texte est tendu entre des « angoisses cléricales et patriarcales à l'égard de la sexualité et le poids des métaphores évangéliques du pardon, de la délivrance et de la résurrection » (p. 58). Thisbé est certes une figure positive, mais sa fougue la mène à sa perte négative puisqu'elle précipite le récit vers la mort

finale. Le dynamisme féminin apparaît ainsi comme une menace pour l'homme, menace contrôlée par un renversement final où l'épée est un symbole phallique évident et le lion (alors qu'il s'agissait d'une lionne chez Ovide) l'image d'une virilité terrifiante. Le bilan de cette première analyse est alors mitigé puisqu'il met en évidence la « valeur anxiogène des récits sur l'amour adolescent » (p. 68).

Contrairement à *Pyrame et Thisbé*, la dynamique du désir dans le *Conte de Floire et Blanche fleur* n'est pas empreinte d'anxiété. Le texte repose sur une relation amoureuse harmonieuse, portée par la gémellité des deux jeunes amants qui reproduisent en eux-mêmes l'idéal des amours enfantines, lesquelles « pourraient être heureuses si le monde cruel des adultes ne venaient y faire obstacle » (p. 77). Le trouble, le danger ne viennent pas du désir lui-même ni de l'initiative féminine, mais de l'irruption, dans cet idéal de bonheur, du monde adulte. Yasmina Foehr-Janssens montre alors comment l'héritage épique et lyrique est revisité de façon ludique, irrévérencieuse, et comment le texte repose sur une tension entre érotique libertaire et conventions patriarcales.

Elle analyse ainsi le jeu avec les codes narratifs en proposant une lecture multiple, complexe et transgressive. L'idylle enfantine apparaît comme une union sensuelle, savante et ingénue, qui ne fait pas de place pour la passion dévorante négative et où l'innocence virginale est justifiée par la relation charnelle. L'étude de la ruse du faux tombeau et de la mort feinte de Blanche fleur montre comment le motif de la mort par amour est renversé puisque Floire ne se suicide pas. L'épisode babylonien présente un autre renversement intéressant. Le *topos* du récit oriental ne sert pas l'idéal courtois, mais « fournit

l'image grimaçante d'une société pervertie » (p. 102). L'émir, qui représente la violence, est celui qui réclame la pureté sexuelle, alors que l'innocence et la justice sont du côté de héros qui revendiquent leur sensualité. Le renversement topique sert alors un renversement des valeurs. La métaphore de la coupe pour évoquer Blanchefleur fait cependant de la femme un objet de transaction et non plus un sujet de désir et accentue la brutalité des rapports sociaux entre hommes et femmes. Contrairement à *Pyrame et Thisbé*, l'âge adulte ne se signifie pas par l'initiation sexuelle, mais par la découverte de la virilité qui permet de contrer la menace que représente l'émir. Cette virilité de Floire s'affirme cependant à partir de caractéristiques féminines et la révélation de son identité sexuelle prend la forme d'une « initiation à la masculinité [qui] a pour objectif de contester un modèle social précisément incarné par les figures masculines les plus remarquables du récit » (p. 108).

Ces valeurs paradoxales associées au masculin et au féminin trouvent leur résolution dans la structure de l'idylle : la sortie de l'enfance n'amène pas un dénouement fatal, une destruction du lien amoureux par la violence de la hiérarchie sociale et sexuelle. L'état d'innocence enfantine perdue : « *Le Conte de Floire et Blanchefleur* raconte la conquête d'un monde de brutalité par les forces ordonnées de l'innocence paradisiaque » (p. 110-111).

Dans les interstices du roman courtois : Chrétien, Thomas, Marie

Iseut, épouse et reine, semble éloignée du personnage de la jeune fille, mais Foehr-Janssens la rapproche de Blanchefleur en la désignant comme une « voyageuse contrainte » (p. 115).

Cette idée de contrainte n'est pas seulement liée à l'absence de liberté de mouvement mais renvoie également, dans le cadre d'un discours clérical misogyne, à la condamnation des initiatives féminines. En effet, l'enchaînement des malheurs, « le mécanisme fatal » (p. 118) sont déclenchés par des personnages féminins qui essaient de se conformer à des exigences, à des conventions sociales, politiques, patriarcales qui ne les prennent pas en compte. Ainsi, Yasmina Foehr-Janssens, dans l'analyse du philtre bu et des noces où Brengain prend la place d'Iseut, montre comment la contrainte sociale empêche toute liberté féminine. Elle insiste cependant sur le lien de fidélité entre Iseut et sa suivante, lien qui fait d'elles des doubles, mais aussi des rivales et qui, en révélant leurs imperfections, souligne l'impossibilité féminine de se révolter contre un ordre moral. L'étude du lai de Guairon, à partir des analyses d'Emmanuèle Baumgartner, révèle, dans la parole amoureuse d'Iseut, la conscience qu'a le personnage féminin de l'inéluctable malheur lié à son amour. Expression d'un désir, en même temps que de son caractère morbide, le chant d'Iseut, qui rivalise avec celui de Tristan, témoigne d'une fidélité amoureuse en dépit des contraintes morales et fait d'Iseut « l'actrice principale d'une esthétisation de la mélancolie amoureuse » (p. 42). En ce sens, l'épisode final du voyage en mer pour retrouver Tristan, seul épisode d'évasion, renforce le personnage d'Iseut comme sujet du discours amoureux. Le fantasme de l'union dans la mort vient alors poétiser le paradoxe de la fidélité amoureuse coupable et permet à Iseut de revivre l'amour en mer du premier voyage dans ce désir chanté de mort en mer.

La place des jeunes filles, les demoiselles, chez Chrétien de Troyes sont bien loin d'une Iseut contrainte et entravée. Au

contraire, elles se manifestent par leur grande liberté de mouvement, leur autonomie et leur autorité, et sont, pour Yasmina Foehr-Janssens, des figures de contestation au cœur de récits dont l'idéal courtois est bien souvent tendu entre ses *challengers* et ses opposants. Elle propose ainsi une analyse de l'hôtesse amoureuse dans *Le Chevalier à la Charrette* qui va à l'encontre des critiques antérieures, qui ont pu voir dans cet épisode une maladresse d'écrivain ou un personnage féminin séducteur répondant à un stéréotype misogyne. Loin de considérer cet épisode comme une invitation à la luxure, Yasmina Foehr-Janssens montre comment l'épreuve de l'*asag* puis l'accusation de viol sont en réalité des épreuves de chasteté. L'hôtesse ne se livre pas au chevalier; au contraire, elle « dénonce sa position de proie » (p. 157) et son personnage est là pour mettre à mal une coutume masculine, celle de Logres, où les jeunes filles se placent sous la protection d'un chevalier. Les personnages de Lunette ou des sœurs de Noire Épine dans *Le Chevalier au Lion* sont analysées de la même façon et si elles échappent à toute érotisation, il n'en demeure pas moins que leur errance entre en résonance avec celle des chevaliers. L'idée de Yasmina Foehr-Janssens est ici fort séduisante, puisqu'elle dessine en creux du récit principal, celui des aventures du chevalier, un autre récit, celui des aventures de la demoiselle. La quête féminine se substituant à la quête masculine vient signifier l'impératif de liberté qui guide la demoiselle, une quête répondant à l'autre, comme un dialogue amoureux, sans que l'on sache « qui de l'appelant ou de l'appelé à l'initiative de la parole » (p. 178).

Le dernier chapitre fait figure d'exception dans l'ensemble de l'étude de Yasmina Foehr-Janssens et il est proposé comme tel. En effet, les textes analysés précédemment

n'ont réussi à montrer que la condamnation de la liberté féminine, lorsque celle-ci est liée au désir. Les *Lais de Marie* de France inversent cette tendance en inscrivant le désir féminin dans une dynamique qui échappe à l'angoisse et à la culpabilité, même lorsqu'il s'agit d'adultère. Ce chapitre apparaît comme une synthèse des chapitres précédents, comme si les *Lais* avaient réussi là où les autres textes avaient échoué. Les personnages de malmariées, par exemple, portent en elles les qualités positives des personnages féminins étudiés précédemment : l'ardeur de l'évasion (Thisbé), « l'éthique juvénile de la pucelle au pied léger » (les demoiselles de Chrétien), la fidélité à l'amour adultère (Iseut), l'idylle (Blanchefleur). Alors que la mort ou le mariage venaient sceller les destins des autres personnages — et de façon plus générale celui de la jeune fille dans la société médiévale —, les personnages des *Lais* échappent à l'un comme à l'autre. Les *Lais* jouent pourtant des codes de la *fin'amor*, notamment ceux liés au péché, à la faute sexuelle, pour mieux remettre en cause les lois patriarcales. Ainsi, le *Lai d'Yonec* laisse une place importante à la contestation du mariage et au libre désir amoureux. Et lorsque, dans d'autres lais, les amants coupables meurent, ce n'est pas une punition en raison de leur adultère mais plutôt à cause « d'attitudes mentales » (p. 192) comme la démesure de l'amant dans *Deus amanz*. Le *Lai d'Eliduc* propose un autre modèle : si dans le sacrifice et la mansuétude de l'épouse, Guildeluec, on retrouve les modèles traditionnels de la vertu féminine, Yasmina Foehr-Janssens souligne l'autorité de Guildeluec grâce à sa pratique de la charité et au dépassement de la jalousie.

Si l'absence de conclusion à l'ouvrage surprend, alors même que l'introduction, claire et bien structurée, se révèle

essentielle, on comprend, avec ce dernier chapitre, les raisons de cette absence : Yasmina Foehr-Janssens semble considérer les *Lais* de Marie de France comme un aboutissement de sa propre pensée critique puisqu'ils permettent d'inscrire la dynamique du désir féminin dans une fin heureuse tout en permettant à la femme d'accéder à l'amitié pacificatrice, apanage masculin, qui permet de dépasser la hiérarchie sexuelle. Il faut par ailleurs saluer dans l'ensemble de cet essai le souci constant qu'a Yasmina Foehr-Janssens de donner à lire les textes, en les citant largement, et l'attention, la précision avec lesquelles elle les analyse. Cette attention portée au texte médiéval, à sa richesse, appuie ainsi les nouvelles lectures et perspectives qu'elle ouvre sur des textes majeurs du XII^e siècle et sur l'étude des personnages féminins.